V

Budapest

24 octobre 1956

Son Leica en bandoulière, le brassard Press en évidence, il suit Antonia et Arpad. Des chars T34 ont été signalés dans le coin de la place Vigado. Il fait si gris. Une sale et triste fin d'après-midi de mélancolie. Comme un requiem d'automne. Avec cette brume glaciale, humide et poisseuse qui monte du Danube. Les fiers monuments du quartier de Belvaros semblent pétrifiés par ce sommeil gelé. Le Pesti Vigado, la célèbre salle de concert, se découpe dans un flou crasseux qui pourrait presque paraître poétique.

Mais les cadavres de trois chevaux éventrés, les odeurs de charogne, les relents de poudre, les gravats sur la chaussée, les éclats d'obus au loin, le tak-tak-tak des Kalachnikov, les cris, les appels, les sirènes des ambulances, les explosions, les avions Mig qui volent à basse altitude, la fumée âpre, la poussière de destruction, les barricades dressées à la hâte avec des tramways renversés, leur rappellent durement que c'est la guerre ici, à Budapest, ce 24 octobre 1956.

Ils marchent à la file. Arpad en tête. Silencieux, attentifs, toujours vigilants. Il faut éviter les câbles électriques à terre. L'électricité n'a pas été coupée. Des coups d'arcs trouent la brume dans des éclats cinglants. Il faut surtout se méfier des AVO, les membres de la police politique. Ce sont des traîtres à leur propre peuple. Encore plus redoutés et détestés que les Russes. Ils restent sournoisement planqués. Tirent sans vrai discernement sur toutes les cibles mouvantes à leur portée.

Malgré le bourdonnement des combats, c'est d'abord le cliquetis des chenilles qui surprend. Terriblement perceptible. Froid et sinistre. À peine étouffé par le brouillard. Puis c'est le tremblement de l'air. L'enfer s'annonce. *Dies Irae*. Jour de colère.

– Là, siffle Arpad, par là.

Ils obliquent dans une petite rue étroite et obscure, se hâtent le dos courbé.

– Là-bas, regarde. Prépare-toi.

La rue fait un coude. Les graviers sur le trottoir vibrent et tressautent. Ils se sont abrités derrière les restes calcinés d'une carcasse de voiture de police. Ils attendent. Il arrive. *Rex tremendæ majestatis*, roi d'une majesté redoutable.

Il a l'œil dans le viseur de son appareil photo. Prêt à mitrailler cette chose qui s'approche. Encore plus proche. Comme un crabe grotesque, elle s'extrait gauchement de l'ombre de brume.

Antonia a posé une main crispée sur son épaule. Une pluie fine, froide et pénétrante se met à tomber.

Arpad, comme à son habitude, accroupi, reste imperturbable. Son pistolet Mauser prêt à tirer. Il s'essuie le visage d'une main agacée.

Antonia augmente sa pression tant le char est impressionnant. Il perçoit la respiration saccadée de la jeune femme.

« Elle a peur, se dit-il, et moi aussi, je suis mort de trouille. »

Il est bien là désormais. La tourelle. Le canon. La mitrailleuse.

Soudain, à droite, d'une porte cochère, un fusil qui pointe. Antonia lui tape sur l'épaule.

– Là, attention !

Il pivote, vise, s'apprête à photographier. Il va se passer un truc violent. Que peut faire un simple fusil face à cette masse d'acier étoilée de rouge ?

Dans un grondement de forge, la tourelle du char pivote aussi. La mitrailleuse crépite brièvement. Le Leica aussi. Une forme inerte qui s'affaisse. Et la pluie qui tombe toujours.

– Putain, c'est un gosse, lâche Arpad.

Arrêt image. Un gamin d'une dizaine d'années avec de douces boucles blondes. Allongé sur le dos, les bras repliés sur son torse, immobile, endormi les yeux grands ouverts. *Lux aeterna*, lumière éternelle.

La pluie cingle son corps. Une arme, apparemment en bois, gît à côté de lui. Elle baigne dans un curieux mélange nauséeux de sang et de bouillasse.

Un cri de mère déchire la stupeur de cette scène. Ce cri, venu du plus profond d'une âme assassinée, stoppe net le char tout puissant.

Il enclenche le Leica. Recharge un film. Saisit cet instant. Puis l'autre, puis le suivant.

– *Draga kisfiam ! Draga kisfiam !* Mon fils chéri !

L'objectif du Leica se ferme soudain. Son esprit s'enraille. Le temps se coagule.

Ces mots. Il les connaît ces mots. Ces mots d'amour d'une mère. Sa mère. Une brèche s'ouvre instantanément dans la chape de plomb qui verrouille férocement ses souvenirs. Des images envahissent le vide de sa mémoire. Elle se remplit des rayons amers d'un triste soleil de gloire.